3e Année N° 6. 15 Mars 1922

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE BULLETIN
DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE OU L'ÉCHANGE CONTRE UN ABONNEnt NOUVEAU

Durand-Ruel

TABLEAUX MODERNES

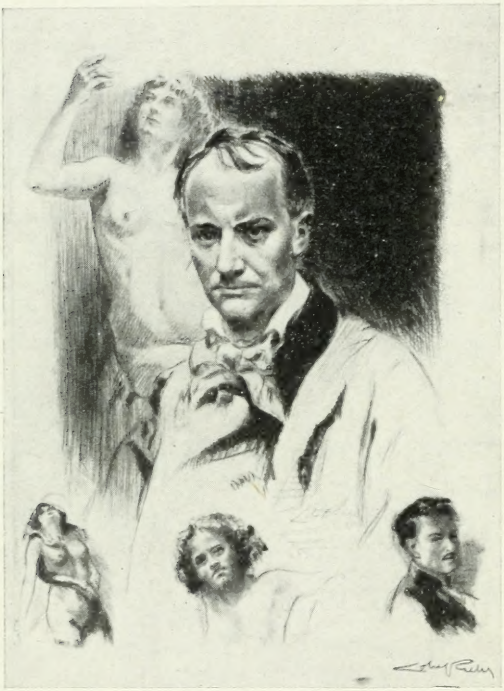
Paris
16, rue Laffitte

12, East 57th Street
New-York

G. et R. BRIFFAUT, Éditeurs, 4, rue de Furstenberg, Paris (6e)

CHARLES BAUDELAIRE

LE SPLEEN DE PARIS



(Petits Poèmes en Prose)

Édition illustrée
de trente eaux-fortes
hors-texte
du Peintre Graveur
LOBEL-RICHE

Ornements
Typographiques dessinés
et gravés sur bois
par LOUIS JOU

Justification du tirage :

Un exempl. unique sur japon ancien à la forme contenant 4 états des eaux-fortes, une suite sur parchemin et un dessin original..... *Souscrit.*
13 ex sur japon ancien à la forme, conten. 4 états des eaux-fortes et un dessin original. *Souscrits.*
30 exempl. sur japon impér., contenant 3 états des eaux-fortes dont un en couleurs. *Souscrits.*
75 exempl. sur velin d'Arches contenant 2 états des eaux-fortes dont un avec remarques. 750 fr.
233 exemplaires sur velin d'Arches contenant un état des eaux-fortes..... 350 fr.
Il a été tiré en outre dix suites en noir avec remarques sur velin d'Arches à grandes marges.
La suite..... 400 fr.

Demander le catalogue des livres et estampes de luxe qui sera envoyé franco.

Louis ROUART & Jacques WATELIN, Éditeurs
Paris, 6, Place Saint-Sulpice, Paris

ŒUVRES DE MAURICE DENIS

VIENNENT DE PARAITRE :

Nouvelles Théories

Sur L'ART MODERNE - Sur L'ART SACRÉ

1914-1921

Un volume in-16 jésus de 292 pages. *Prix*..... 8.50

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de I à C.

Chaque exemplaire. *Prix*..... 30 fr.

THÉORIES

1890-1910

DU SYMBOLISME ET DE GAUGUIN
vers un nouvel ordre classique

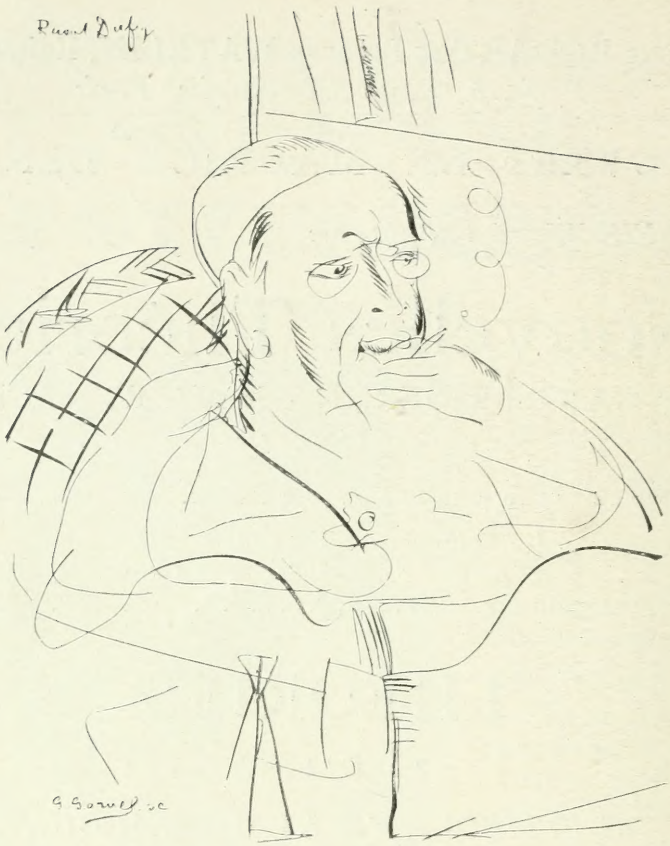
Un volume in-8° raisin. *Prix*..... 12 fr.

VINGT-CINQ DESSINS

reproduits en fac-similés montés sur vergé d'Arches et réunis dans un cartonnage.

Tirage limité à 100 exemplaires numérotés.

Prix de chaque exemplaire..... 250 fr.



RÉMY DE GOURMONT

dessiné par

RAOUL DUFY

gravé au burin par

GEORGES GORUEL

L'Exemplaire sur vergé d'Arches est en vente au prix de vingt-cinq francs, chez :

FRANÇOIS BERNOUARD

71, Rue des Saints-Pères (6e) *Fleurus* 18-13

LE

BULLETIN

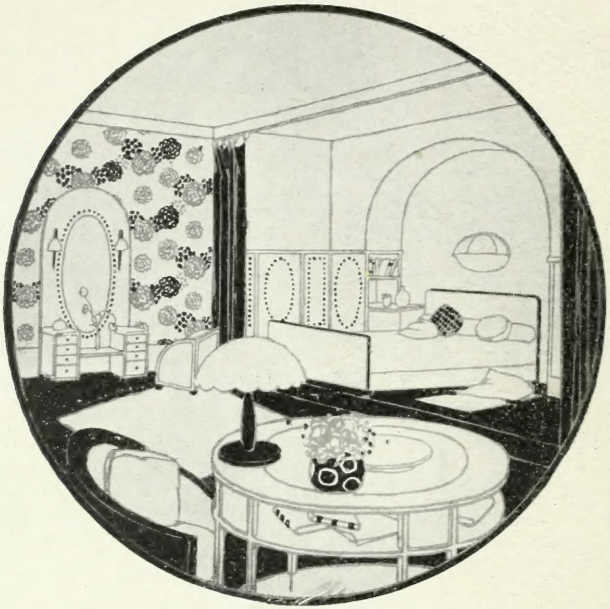
DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Mars 1922

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Architecture intérieure



chez **francis jourdain**

2, rue de Sèze, Paris

Installation complète d'appartements, villas, magasins, banques, etc.

Appareils d'éclairage
Meubles
Tapis
Verreries

Papiers peints
Poteries
Tissus
Abat-jour

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

3e Année. N° 6. 15 Mars 1922

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny, Guillaume Janneau
André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

Art décoratif.
Une crise de laideur ?
La galerie de l'Avenue Friedland.
Les Disparus.
Le centenaire de Rosa Bonheur.
L'Exposition internationale de 1924.
La Curiosité.
Des échanges entre nos Musées.
Le Courrier de la Presse.
Ici...
..et ailleurs.
Paroles.

Art décoratif

Decœur.

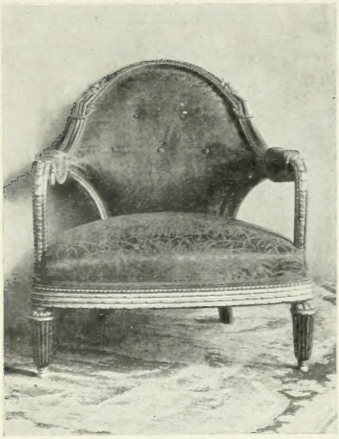
Il n'est bruit, par le monde artiste, que de l'exposition de 1924. L'un stimulant l'autre, les journaux mêmes se résignent à tempérer, à l'endroit d'une manifestation d'art appliqué, leur incrédulité coutumière. Cesserons-nous enfin de vivre dans la défroque du Passé ? Parcourant, au Pavillon de Marsan comme au Salon d'Automne, les galeries du meuble, d'où vient qu'on évoque les sarcasmes d'Eugène Carrière, parlant de « la vaisselle... ».

Les artistes, cela va sans dire, attribuent le scepticisme général à d'assez vilains mobiles. Il est vrai qu'il y a divorce entre eux et le grand public. L'esprit humain se défie des nouveautés : Montaigne le remarque; Voltaire l'explique : « Nous n'aimons point, docteurs, retourner à l'école. » Les nazardes qu'essuient les décorateurs modernes sont la vengeance de notre paresse. Elles sont aussi la protestation d'un certain sens commun, qui n'a pas absolument tort, encore qu'il n'ait point raison.

Puyforcat.

✲

Le public discerne très justement



Paul Follot.

le caractère exceptionnel des formules d'art modernes; mais il généralise. Il tient pour une affectation, quasiment pour une provocation, l'œuvre qui n'est point d'inspiration populaire, et pour chimérique l'exquis et cruel souci de la beauté.

Là gît le malentendu fondamental. Il sied d'admettre, au contraire, et d'encourager toute recherche. Expériences de laboratoire, si l'on veut. Qui donc nierait l'utilité du travail purement didactique? Dans un domaine voisin, les travaux scientifiques n'ont-ils pas fécondé l'industrie et déterminé son développement ? L'art décoratif moderne a fait de même : aux vagues aspirations du goût contemporain, il a donné l'expression, c'est-à-dire la vie.

*

Sans doute les modèles sortis de ces mains ingénieuses ne répondent pas aux besoins de la bourgeoisie moyenne qui constitue le corps de la nation : ils sont trop chers; il y a plus : ils sont trop beaux. Ils ne sauraient, dans un appartement, demeurer isolés. A des meubles de haute mine, convient un décor magnifique. Ils n'en sont pas moins nécessaires à la société.

Il est seulement déplorable qu'aux hommes qui créent notre goût national, aux initiateurs de la jeunesse, fort affranchie de nos vieux préjugés qui, demain, nous poussera hors de la lice, l'Etat ne fasse point appel. Il possède en ses trois manufactures, en son administration du mobilier national, en ses services des Beaux-

Edgar Brandt.

Jean Dunand.

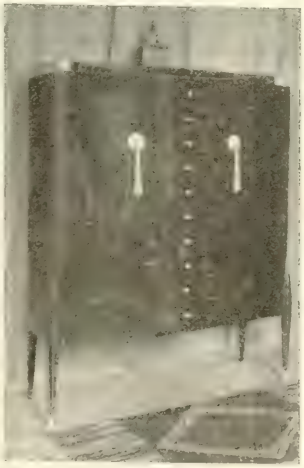
Arts et d'enseignement technique, un admirable outillage : que n'en fait-il usage? il est inouï qu'on se borne à conserver ce magnifique patrimoine sans en tirer parti. Aux chercheurs, la porte de ces laboratoires reste close. Possédant la manufacture royale des meubles de la Couronne, l'on en respecte les illustres ateliers, mais on les déserte.

Là devraient s'élaborer les formules modernes, se constituer le répertoire de formes où l'industrie pourrait puiser; là devrait s'organiser cette collaboration de l'art et de l'industrie nécessaire à la réalisation d'un immense effort. A la faciliter s'emploie l'office de liaison qui siège au Grand-Palais. Dans la pratique, on n'a rien fait que de provisoire, d'occasionnel et de modique : ni les industriels n'ont adopté délibérément la méthode nouvelle, ni les artistes n'ont résigné certaines ambitions vraiment démesurées.

Des travaux préparatoires à l'exposition de 1924, des relations professionnelles que celle-ci provoquera, que subsistera-t-il? Un régime de travail plus rationnel abolira-t-il l'empirisme? L'artiste acceptera-t-il, près de l'industriel, des fonctions analogues à celles de l'ingénieur? Se limitera-t-il de bonne grâce au rôle de conseiller technique, — prince exilé sans avoir régné?

*

La Société des Artistes décorateurs, qui se trouve à l'étroit au Pavillon de Marsan, devient désormais l'hôtesse des Artistes Français. Dans les galeries du Grand-Palais, qu'elle nous montre des réalisations industrielles, à leur échelle normale et dans l'éclairage naturel ! Mais il y a de purs artistes à qui l'ambiance plus rare d'un palais convient naturellement. Ils ne déserteront pas leur



Ruhlmann.

foyer traditionnel. Si la vie active, réaliste, positive a ses besoins, la vie intérieure, la poésie, la chimère ont des droits.

L'erreur de raisonnement que l'on commet souvent est d'opposer l'une à l'autre les formules d'art qui traduisent deux programmes aussi différents. Les expressions du beau sont multiples si leur principe est unique. L'industrie le reconnaîtra sans doute, à la faveur des liaisons momentanées qu'elle va nouer avec les artistes. Sans doute aussi, concevra-t-elle que l'art ne réside pas dans le décor mais dans la forme, et qu'un objet utile, tout simple, peut, doit même être beau.

Marinot.

S'avisât-elle enfin, que, pour faire œuvre d'art, il faut un artiste, — et la crise qu'on déplore serait conjurée.

GUILLAUME JANNEAU.

Une Crise de laideur ?

UNE ENQUÊTE

Si troublantes nous avaient paru les certitudes que possèdent nos confrères en ce qui concerne la définition de la laideur, que nous avons voulu consulter les augures, c'est-à-dire les artistes.

Quelques-uns des hommes qui exercent aujourd'hui une influence artistique ont bien voulu exaucer nos prières. A vrai dire, les maîtres eux-mêmes ont hésité. Il est émouvant de saisir, dans leurs lettres, l'aveu de leur inquiétude.

Charles Guérin.

On admire le vigoureux et passionné talent de M. Charles Guérin; écoutons parler ce grand réaliste : sa parole évoque les matières vivantes qu'aime exprimer son pinceau :

On parle à chaque instant de la beauté, sans réfléchir.

Si la beauté se trouve dans l'harmonie des traits, dans la jeunesse, dans la santé, le bonheur, elle se rencontre aussi dans le contraire de ces divers états, car il est de belles difformités expressives, de belles vieillesses sereines, de pathétiques misères. La grandeur — en tant que dimension — est une beauté certaine; la meilleure adaptation, l'utile bien entendu, le sont aussi.

Une compréhension hâtive et enfantine de la beauté fait croire que les peintres ne la recherchent pas toujours. Ils la recherchent tous, au contraire, et passionnément — les bons, s'entend.

CHARLES GUÉRIN.

M. Pierre Laprade est un poète comme M. Charles Guérin. Mais sa lyre est d'un autre timbre. Retenons la définition que ce peintre amoureux de l'exquis donne de la beauté : le mystère.

Il y a des œuvres qui sont de l'art et d'autres qui n'en sont pas. La représentation d'un objet laid n'a rien à voir à cela.

Et puis d'abord, qu'est-ce que la beauté?

Il y a des monceaux de volumes écrits à ce sujet qui, heureusement, n'ont pas donné de solution, car, si elle était trouvée, la beauté perdrait beaucoup de son intérêt et de son mystère.

PIERRE LAPRADE.

Pierre Laprade.

M. Camille Lefèvre, membre et vice-président du comité du Salon d'Automne, est le statuaire sensible, homonyme du membre de l'Institut qui, lors du jugement des envois de Rome, avait pris parti vigoureusement pour le maintien des disciplines anciennes. L'opinion qu'ici veut bien exprimer cet esprit philosophe, ne diffère point de celle de ses confrères en art :

La laideur existe-t-elle?... si oui, en quoi consiste-t-elle?...

Il me serait trop difficile de répondre à cette question et en tous cas il faudrait dépenser beaucoup trop d'encre.

Je puis simplement dire ceci : Pour des raisons toutes physiologiques, la vie a fini par créer en chaque être un certain sens de ce qu'on nomme couramment la « Beauté ».

C. Lefèvre.

Ce sens, fonction des nécessités ambiantes, varie nécessairement avec le climat, la race, la classe, etc...

Il ne peut donc servir de criterium. Et pourtant, c'est précisément la satisfaction de cette sorte de sens qu'on demande, en général, à une œuvre d'art. C'est tout à fait sans raison, et la confusion vient de là.

La laideur ou la beauté de ou des objets pris comme prétexte par l'artiste n'a, en soi, aucune importance; la seule chose qui soit importante, c'est la façon dont *il voit.*

Comme c'est de lui que l'artiste doit tirer la beauté qu'il met dans son œuvre : s'il a ce don, il peut sans inconvénient prendre comme prétexte des œuvres ou des choses dont on dit qu'elles sont laides.

C. LEFÈVRE,

Luc-Albert Moreau.

Si divisés qu'ils soient sur le point des doctrines, les artistes authentiques se rapprochent dès qu'il s'agit de la pratique. Comparons seulement à la réponse de M. Camille Lefèvre celle que nous adresse l'un des chefs du mouvement moderne, M. Luc-Albert Moreau :

En réponse à votre enquête sur la laideur, permettez-moi de vous adresser sans le paraphraser ce distique définitif de Boileau :

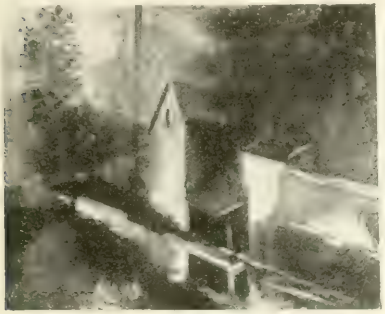
Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
Qui, par l'Art imité, ne puisse plaire aux yeux.

LUC-ALBERT MOREAU.

M. Maurice Vlaminck quitte un instant, pour la plume de l'épistolier, le sécateur du jardinier : c'est pour affirmer son indifférence aux théories qu'on échafaude et sa foi dans l'indépendance :

Vous me demandez quelques mots sur la « crise de laideur » dans la peinture actuelle. Je ne puis guère vous renseigner.

J'ai en ce moment dans mon jardin des corbeilles de tulipes en fleurs et on sent l'annonce du printemps prochain dans toute la végétation. Un rayon de soleil, des nuages qui courent dans le ciel... « Une crise de laideur » ? C'est peut-être une nouvelle mode, une nouvelle théorie?



Vlaminck.

Mais voyez-vous, en art, les théories ont la même utilité que les ordonnances de médecin, pour y croire, faut être malade.

Et je vais tailler mes rosiers.

VLAMINCK.

Mais, parlant en expérimental, en peintre sensible et sensuel, M. Van Dongen riposte énergiquement à notre sollicitation. Nous protestons seulement que le spirituel artiste n'a pas désigné plus expressément les « tels » dont — pourquoi? — l'on reconnaît la silhouette.

« Crise de laideur ».

Pourquoi poser des colles pareilles?

La laideur, pour nous, c'est tout ce qui diminue et tue la vie.

La beauté, c'est tout ce qui exalte et nourrit la vie, mais je pense que la laideur même exalte, est un stimulant, un excitant à la vie, à la beauté.

Sans la laideur, en effet, la beauté serait un mythe.

Sans le diable, Dieu n'existerait pas,

Van Dongen

et comment pourrions-nous sentir et aimer la vie s'il n'y avait pas la mort ?

. . . . . .

De vraiment laids, je ne connais qu'un tel, un tel, un tel et un tas d'autres.

VAN DONGEN.

Les artistes, décidément, ne partagent point les alarmes qui ont provoqué cette courte enquête. L'éminent statuaire Henry Bouchard veut bien nous exposer une opinion fort rassurante :

Je n'ai pas constaté qu'actuellement la sculpture subisse spécialement la « crise de laideur ». Il y a bien, au Salon officiel, la crise des *Poilus* agités, mais, malgré leur nombre, ces statues comptent si peu.

Ailleurs, les opinions ont changé un peu brusquement, voilà tout. Nous voyons s'enthousiasmer pour la sculpture nègre certains qui, il y a dix ans, se passionnaient pour Rodin, mais cela est normal; l'histoire de l'art est souvent faite de violentes réactions. Les suiveurs confiants approuvent les yeux fermés dans le désir d'être « du dernier bateau ». Ne nous en plaignons pas trop; tout cela est la vie de l'art.

Pour ne pas trop risquer de s'égarer, il suffirait peut-être de ne pas applaudir trop longtemps à l'audace quand elle devient de la pitrerie et de se garder des formules, aussi bien de celles qui nous viennent du Pacifique ou du Congo, que de celles qui, casquées et empanachées, traitent encore de « magot » toute sculpture qui ne découle pas de l'italianisme.

Il faut croire cependant, ou plutôt espérer en l'effort contemporain, ne pas manifester trop vite notre déception, mais regarder avec une curiosité sympathique quelques tentatives hardies et probes d'où sortira peut-être le chef-d'œuvre de demain.

HENRY BOUCHARD.

Trop tard pour qu'il pût l'insérer aujourd'hui, à son vif regret, le Bulletin *a reçu la réponse faite à cette enquête par le maître Antoine Bourdelle. Elle sera publiée dans notre numéro du 1^er^ avril.*

La galerie de l'avenue Friedland

Cette galerie, elle ne s'ouvrira pas demain, certes. Dans deux ans seulement, la maison Durand-Ruel abandonnera la rue Laffitte, que depuis tant d'années elle illustre, pour aller porter ses pénates avenue Friedland, « au sommet de Beaujon », comme on disait sous le Second Empire. Et la galerie nouvelle s'élèvera sur l'emplacement d'une maison célèbre et qu'on va démolir, l'hôtel bizarrement composite, à la fois Renaissance et hispano-mauresque, où Arsène Houssaye donna de

Une soirée chez Arsène Houssaye, en 1868
(d'après une illustration du temps).

si brillantes fêtes, au temps de Cora Pearl et de la Païva. Cet hôtel, portant le numéro 37 de l'avenue, est jumelé par un autre, au 39, pseudo vénitien, celui-là, et qui ne faisait qu'un avec lui, alors que le fastueux homme de lettres voyait se presser à ses redoutes l'élite politique, mondaine et galante de la société parisienne. Mais tout cela ne mérite-t-il pas d'être brièvement conté ?

*

Que de souvenirs vont être remués par la pioche des démolisseurs ! En 1849, Arsène Houssaye est nommé directeur de la Comédie-Française, où il restera sept ans et gagnera beaucoup d'argent. En 1850, il achète aux Champs-Elysées — tout là-haut, à Beaujon, où les Parisiens se refusent à payer cinquante francs le mètre des jardins pleins d'arbres — « deux arpents de vigne et de verger renfermant

un petit château gothique ». Ainsi raconte-t-il dans ses *Confessions*. Beaujon était alors un coupe-gorge, rapporte Banville. « Il n'y avait que sept ou huit habitations, dit Arsène Houssaye, mais quels habitants! Rue Lord-Byron, Théophile Gautier et Rosa Bonheur. Au pied de la montagne, sur les Champs-Elysées, M. et Mme de Girardin; rue de Balzac, Balzac lui-même; rue de Chateaubriand, Béranger et sa Lisette. Tout à côté, Lamennais. » Mais le baron Haussmann se préparait à transformer ce quartier, que les Parisiens considéraient comme une lointaine campagne. Ouverte depuis 1814 entre la rue de Tilsitt et la place de l'Etoile, l'avenue Friedland fut, en 1857, prolongée jusqu'au faubourg Saint-Honoré, coupant en deux la vigne et les vergers d'Arsène Houssaye et rasant son château. Désolé, mais royalement indemnisé par l'expropriateur, l'écrivain fut pris, soudain, de la manie de bâtir. Il fit élever sept hôtels, ce qui lui valut d'être appelé le « roi de Beaujon » par l'armée d'ouvriers maçons travaillant pour lui. Et comme il ne trouvait ni acquéreurs, ni locataires, pour aucun de ces sept logis, il s'amusait à les habiter simultanément, obligeant ses amis à courir de l'un à l'autre pour le découvrir.

Mais le double hôtel de l'avenue Friedland fut sa demeure principale, et c'est là qu'il déploya le faste dont s'émerveillèrent les chroniqueurs, entre 1860 et 1870. Assister aux redoutes d'Arsène Houssaye était le rêve de toutes les jolies femmes. A ses fêtes vénitiennes les invités se comptèrent maintes fois par milliers. 1867-68 marque l'apogée de ces légendaires folies. Tous les mardis, un souper masqué avait lieu, le loup étant de rigueur pour les dames. « Dès le péristyle, c'est un éblouissement », écrivait Fervacques dans le *Gaulois*. Et Pontmartin s'extasiait sur le caractère artistique de ces réceptions somptueuses. « L'épaisse tenture des portières se soulève pour laisser voir, dans les vitrines, les ors, les émaux, les ivoires, les coffrets, les drageoirs, les buires, les chefs-d'œuvre de vieux saxe et de vieux Sèvres, les faïences de Limoges... »

*

A la vérité, cette somptuosité n'était pas, dans son ensemble, d'un goût bien authentique. L'amphytrion avait une propension fâcheuse pour le romantisme de pacotille, et les deux hôtels de l'avenue Friedland en sont la démonstration première. « Arsène Houssaye a quitté la maison de Molière pour le palais de Raphaël », déclarait Banville.

Claude Monet.
La femme à la robe verte.

Or, ce palais-là, c'était celui-là même qu'on va démolir, cet hôtel soi-disant Renaissance dont la façade s'adorne d'une reproduction de la *Diane* de Jean Goujon. Nous venons de le visiter et nous en avons emporté une pénible impression d'indigence architecturale. Comment une élégante société put-elle goûter ces décorations laides et lourdes, devant lesquelles reculerait un de nos nouveaux enrichis ? Et le contenu n'était guère moins médiocre que le contenant. Arsène Houssaye — qui était devenu, en quittant la Comédie-Française, inspecteur général des musées — se targuait d'être un collectionneur averti, mais il estimait peu l'art moderne, et ses facultés admiratives trouvaient en Meissonier un aliment inépuisable. Néanmoins il possédait — c'était là le fonds qu'il appréciait le moins — un Corot, une *Source* de Courbet, quelques dessins de Guys, un Renoir, *Femme assise dans un jardin*, et la bien connue *Femme à la robe verte*, de Claude Monet, de laquelle l'historien Henry Houssaye, son fils, disait à M. Durand-Ruel : « Vous aimez ça, vous? C'est pourtant bien mauvais! »

*

« La galerie Friedland » : Ainsi désignait-on pompeusement la collection Houssaye. La vente s'en fit à l'Hôtel Drouot en mai 1896, trois mois après la mort de l'écrivain, par le ministère de Me Paul Chevallier, qu'assistait M. Bernheim-Jeune pour les tableaux modernes. Tel fut l'épilogue de l'histoire des deux fameux hôtels jumeaux. Mais ne va-t-elle pas reprendre tout au moins pour l'un d'eux, cette histoire interrompue, puisque c'est sur son emplacement que se dressera bientôt le vaste immeuble, haut de huit étages, où, succédant à la galerie de la rue Laffitte, s'ouvrira la nouvelle galerie Durand-Ruel qui, elle, méritera bien l'appellation de galerie Friedland?

TABARANT.

Les Disparus

HENRY BATAILLE

Sa gloire de dramaturge éclipse un peu le curieux talent de peintre qu'avait Henry Bataille. Dans le rayonnement de vingt chefs-d'œuvre littéraires, ou plutôt dramatiques, ses dessins aigus, ses peintures attentives et soigneuses paraissent une récréation d'amateur. Son œuvre d'artiste complète cependant son œuvre théâtrale. On y discernait aussi la sensibilité toute cérébrale, chercheuse d'excitations, pitoyable, jalouse, inquiète, de ce dernier des romantiques.

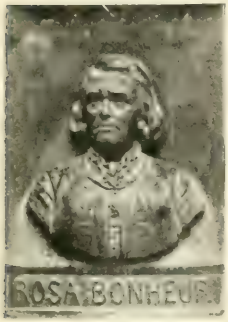
Henry Bataille ne pratiquait pas les arts du dessin comme un divertissement, mais comme une profession. Il souhaitait le loisir de mettre au point, pour la publier, une suite de nus à la sanguine qu'il composait depuis longtemps : l'album eût accompagné le recueil de portraits paru voici quelque dix ans. « Mais le temps!... » écrivait-il récemment à un ancien camarade. Henry Bataille meurt, en effet, de sa carrière, de sa vie d'artiste, du surmenage parisien : il n'avait pas cinquante ans.

Dès sa première jeunesse, il avait marqué son goût du théâtre. Il étudiait alors à l'académie Julian. Un de ses amis, directeur d'un petit journal d'art obtint son premier manuscrit : c'était une étude critique intitulée l'*Artistisme*. Mais, — pour quelque raison matérielle, — l'article parut en seconde page. Henry Bataille fut consterné. Il en fit confidence au coupable, et, dans cette occasion, lui révéla le dessein qu'il nourrissait de fouler la carrière des muses.

Sa première pièce, la *Belle au Bois dormant*, parut au théâtre de l'Œuvre, en 1894. Henry Bataille haïssait trop vigoureusement la banalité pour ne point essayer de manifester là ses prédilections : il fit orner par Burne-Jones le programme de sa pièce. Henry Bataille était essentiellement artiste : il en portait les stigmates comme les nobles marques. Par son testament, il a exprimé son vœu de reposer à jamais dans son village natal, sous une copie du *Squelette* de Ligier Richier.

Le terrible trépassé arrache à la « vermine qui le mange de baisers » son cœur intact et l'élève en offrande. Le noble symbole avait séduit ce poète. C'est, en effet, son cœur que Henry Bataille a jeté dans ses œuvres. C'est en lui qu'il a trouvé ses thèmes favoris, si profondément humains, et les accents pénétrants, insistants, pathétiques qui étaient sa langue naturelle.

Le centenaire de Rosa Bonheur



Et pourquoi ne commémorerait-on pas ce centenaire d'une artiste qui, en un temps, fut populairement célèbre? Songe-t-on à tout ce que représentait Rosa Bonheur vers 1860 ? Elle était l'une des grandes vedettes du Paris qui flânait sur le boulevard, s'ébrouait dans les coulisses et les ateliers. se pavanait aux réceptions des Tuileries. Et qui donc, dans les plus lointaines provinces, ne s'émerveillait pas d'apprendre que Mlle Rosa Bonheur, lorsqu'elle se rendait au Bois de Boulogne ou aux environs de Paris pour y peindre d'après nature, échangeait son corsage et sa robe contre une veste et un pantalon masculins? Même, un soir, vêtue de sa seule blouse d'atelier, toute maculée de couleurs à l'huile, ne s'était-elle pas montrée dans une loge de l'Opéra? Durant tout un quart de siècle, que de bruit autour d'elle et de ses œuvres? Lorsque parut le *Labourage nivernais*, au Salon de 1848, le fracas de l'admiration fut indescriptible. Il se trouva des critiques pour affirmer que cette jeune peintresse de vingt-six ans venait tout simplement de renouveler la face de l'art français.

Elle était née à Bordeaux le 16 mars 1822, et son unique professeur avait été Raymond Bonheur, son père qui, dit Eugène de Mirecourt, « tout jeune remporta aux écoles de Bordeaux les premiers prix de dessin ». En 1841, elle débutait au Salon par des études d'animaux, chèvres et moutons, et dès lors, sauf en 1846, où elle exposa les *Trois Mousquetaires*, illustration du roman d'Alexandre Dumas, elle demeura fidèle aux motifs de paysages avec animaux rustiques. Ses succès furent extraordinairement rapides. L'Angleterre surtout s'engoua follement d'elle, si bien que celle qu'on appelait à Londres « la glorieuse française » décida bientôt de ne plus exposer à Paris et de travailler uniquement pour les amateurs anglais et américains.

Amateurs combien généreux! M. Gambard était, à Londres, son marchand enthousiaste et habile. Il fit monter ses prix à des hauteurs vertigineuses. Ainsi, le *Marché aux chevaux*, payé par lui 40.000 fr.,

puis vendu à un Américain, atteignit par la suite 265.000 francs en vente publique, où l'acquit M. Cornélius Vanderbilt, qui en fit don au Metropolitan Museum de New-York. Il fallait couvrir d'or la moindre peinture de Mlle Rosa Bonheur.

Hélas! Le temps allait se charger de ramener cette éclatante gloire à sa juste mesure! La vieillesse de Rosa Bonheur — d'une Rosa Bonheur bien oubliée, ici — s'écoula dans la solitude morne du château de By, à Thomery, près de Fontainebleau, où Mlle Anna Klumpke, son amie américaine, l'entourait de tendres soins. Les amateurs d'Angleterre et d'Amérique lui continuaient leur admiration, mais l'indifférence des amateurs de son propre pays lui était une vive souffrance. Pour la rasséréner, M. Gambard lui écrivait, de Londres, des lettres dans lesquelles il plaisantait « les peintres selon la nouvelle mode ». Mais elle lui répondait, conciliante : « Ne blaguons pas les impressionnistes; il y en a de bons » (lettre du 28 mai 1897). Il est vrai que, parlant à Mlle Klumpke, elle raillait ces mêmes impressionnistes « qui s'imaginent en imposer au public avec leur facture exagérée ».

Elle s'éteignit le 25 mai 1899, dans sa 78e année. Elle repose au Père-Lachaise. Le Musée de Bordeaux lui a fait l'hommage d'une statue, œuvre de Gaston Leroux, acquise en 1903 par la ville. Fontainebleau, en 1901, lui a élevé un étrange monument : un taureau de bronze, dominant et écrasant de sa masse un piédestal où figure, en haut relief, le médaillon de l'artiste, cependant que sont représentés, en arrière et sur les faces, le *Cerf*, le *Marché aux chevaux* et le *Labourage nivernais*.

T.

L'Exposition internationale de 1924

Nos confrères de l'étranger commencent à parler d'une façon régulière de l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes. Le *Studio*, dans son fascicule du 15 février souligne le caractère essentiellement économique de cette manifestation et annonce, pour un prochain numéro la publication d'une importante étude sur l'art décoratif français contemporain, illustrée d'une série de reproductions d'œuvres caractéristiques, signées de nos leaders décorateurs.

La Curiosité

Corot (collection Leenhardt).

C'est le 4 mars qu'aura lieu la vente Leenhardt, à la galerie Georges Petit, après exposition particulière et exposition publique. Nous reproduisons ici deux d'entre les sept Corot qui prêtent à cette collection peu copieuse, mais de choix délicat, un si remarquable caractère. Le docteur Henri Leenhardt tenait ces peintures — il en est deux qui sont exécutées sur panneau, fait assez rare — de Corot lui-même. Il entretenait, en effet, des rapports amicaux avec plusieurs artistes, et notamment Ingres, représenté dans cette vente par une *Stratonice* de qualité très pure, qu'il acquit de Mme Ingres, et une étude de main — la main de Delphine — puis des dessins, entre lesquels une mine de plomb pour le *Virgile lisant l'Enéide*. Citons encore quatre petits Delacroix (des études décoratives et un paysage de Champrosay) ; une exquise figure féminine d'Eugène Isabey, deux Jongkind, un Théodore Rousseau d'un intérêt médiocre, une *Cérès* de Millet, pastel. Le reste, si l'on en excepte un vieux Ziem, très turnérien, peut, à la rigueur, n'être pas mentionné.

Corot (collection Leenhardt).

*

L'*American Art News* annonce que la collection de feu M. Snydacker, de Chicago, sera dispersée demain, 16 mars, à New-York, aux galeries Anderson. Figurent au catalogue les

noms de Daubigny, Diaz, Millet, Charles Jacque, Mauve, Henner, Israels.

La première vacation de la vente de la succession de Mme Veuve Surville, le 6 mars, a été marquée par le haut prix d'adjudication d'un Corot, *Zingara au tambour de basque*, dont M. Marboutin, expert, demandait 25.000 francs, et qui a été poussé à 42.000 par M. Wildenstein. Or, il avait été racheté 980 francs à la vente de l'acteur Surville, en 1884. A cette époque-là, il était encore entendu que la plus importante des figures de Corot ne valait pas le moindre de ses paysages, et les admirateurs du maître osaient à peine protester contre cette péremptoire opinion.

On a liquidé, le 10 mars, le séquestre Willy Frahm, où se trouvaient surtout des lithographies de Toulouse-Lautrec, qui ont été assez disputées, puis quelques dessins du même artiste et un petit pastel donné à Degas; enfin, un Maurice Denis et un Guillaumin. La perplexité des amateurs devant cet ensemble, vendu sous la seule autorité de l'administrateur séquestre, fut par moments très amusante.

T.

Des échanges entre nos Musées

Notre dernier Bulletin *publiait l'intéressante réponse de M. A. Personnaz, vice-président de la commission du musée Bonnat, de Bayonne. Notre honorable correspondant nous prie de rectifier un titre dont indûment nous l'avions décoré. Nous ne saurions que nous excuser près de nos deux confrères de la confusion que dissipe ce billet :*

Je vous prie d'avoir l'amabilité de rectifier une erreur qui s'est glissée dans la préface dont le dernier *Bulletin* a bien voulu faire précéder ma note au sujet des *échanges entre musées* : le conservateur du musée Bonnat est, non pas moi, mais le bel artiste Georges Bergés. Il voulut bien, à la satisfaction générale, accepter les fonctions de conservateur qu'il remplit avec un zèle et une intelligence dont nous lui sommes tous reconnaissants.

A. P.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre enquête, la réponse du Dr Lenglet, conservateur du musée de Reims.

Le Courrier de la Presse

LES ALLEMANDS A L'EXPOSITION DE 1924

L'*Amour de l'Art* a tenté l'aventure que le dernier *Bulletin* signalait. Il accueille, dans son numéro de mars, l'enquête qu'a effectuée dans le monde des arts notre collaborateur et ami Pascal Forthuny sur le thème suivant : Les Décorateurs allemands doivent-ils être invités à l'exposition des arts décoratifs de 1924? De l'intéressante consultation que publie notre confrère, extrayons quelques-unes des dépositions :

Celles des artistes sont contradictoires.

Mais oui, s'écrie M. André Mare, on doit inviter les Allemands : la question ne se pose même pas. On doit les inviter comme les autres. Il n'y a que par leur présence que nous arriverons à démontrer : 1° que notre art est bien français; 2° qu'il est supérieur au leur.

Mais, observe M. Lenoble :

La mentalité allemande ne s'étant nullement modifiée, nous nous retrouverons en face des mêmes incendiaires assassins de 1914, simplement vieillis de dix ans. Alors!...

Indésirables!

M. Jacques-E. Ruhlmann quitte le domaine des appréciations morales pour celui de l'économie publique :

Vous ne serez certes pas surpris que, malgré toutes les difficultés et peut-être impossibilités, je me range parmi ceux qui désirent le « combat ». Il n'est pas douteux que mieux vaut connaître ses ennemis et leurs armes, que les ignorer. Il n'est pas douteux, aussi, que nos Industriels et nos Artistes auront fort à apprendre, dans des ordres d'idées divers, de l'examen de l'exposition de ces formidables concurrents à la discipline si prompte, si féconde, et au sens de l'organisation si parfait.

Il n'est pas douteux, encore, que leur participation, non sollicitée, mais admise, nous obligera à travailler plus ardemment dans l'espoir de supporter avec honneur des comparaisons inévitables... Et je conclus, comme j'ai commencé, que la lutte est stimulante, éducatrice et que, malgré les revers momentanés qu'elle peut apporter, elle est préférable au sommeil. Je suis pour la lutte.

Qu'ils viennent!

Tel est un peu l'avis de MM. Genevrière et Domin :

Oui, non seulement nous devons, mais nous voulons inviter les Allemands à l'Exposition d'Art décoratif de 1924 — Exclure la production allemande, d'une manifestation internationale *serait un non sens.*

A côté de notre effort, il y a place pour d'autres efforts, sans distinction. Ne perdons pas cette occasion précieuse de mesurer le chemin parcouru et acceptons d'avance, comme un bienfait, la leçon à donner ou celle à recevoir!

Le maître verrier Maurice Marinot place le problème sur un terrain tout impersonnel :

La réponse à votre question est d'abord une réponse politique, elle doit faire partie de l'ensemble de notre attitude envers l'Allemagne.

L'opinion des artistes ne peut lui être que subordonnée; elle n'a que la valeur d'un désir.

Ceci dit, je réponds oui. *Je trouve cela logique en principe et nécessaire en fait.*

Quelle est l'opinion de la Fédération des Sociétés françaises d'art? Son président, M. François Carnot, prend vigoureusement parti :

L'Exposition des Arts décoratifs modernes de 1924 est, officiellement, une Exposition internationale : le Gouvernement et le Parlement l'ont voulue telle. Faire exception pour une seule nation, et exclure les Allemands, ce serait les autoriser à dire que les artistes français redoutent le voisinage et la comparaison de leurs œuvres; nulle raison de sentiment, si profonde et justifiée qu'elle puisse être, ne prévaudrait contre l'argument qu'exploiterait leur inlassable propagande...

On attend, dans cette occasion, l'avis de M. Frantz Jourdain. Le fondateur du Salon d'Automne, berceau de l'art décoratif contemporain, ne pouvait se dérober, mais son expérience d'une longue et dure bataille lui suggère une politique de prudence et de sagesse :

A mon sens, nous prenons un rôle qui n'est nullement le nôtre. C'est à l'Etat et à l'Etat seul, de décider si nous devons, ou non, inviter les Allemands. En intervenant ainsi, sans mandat, dans une

question qu'il nous est impossible de connaître à fond, nous risquons de commettre les plus lourdes fautes et de débuter en ameutant contre nous l'opinion publique. Quel argument nous donnerions, — bien naïvement, — à nos adversaires qui, vous le savez, accusent d'être Boches tous les partisans de l'art moderne! Avec quelle joie sauvage ils organiseraient une campagne de presse pour demander, au nom du patriotisme, que le Comité vendu à l'ennemi soit chassé et remplacé par les bons Français du faubourg Saint-Antoine!

Aux réponses françaises, l'*Amour de l'Art* espère joindre bientôt celles des artistes allemands. En prologue à l'enquête publiée paraît en effet une objurgation que leur adresse notre ami Pascal Forthuny.

HENRI-MATISSE

Dans L'Œuvre, *notre collaborateur et ami Tabarant (L'Imagier), consacre à l'exposition d'Henri-Matisse, à la galerie Bernheim-Jeune, tout un article apologétique duquel nous extrayons ce passage :*

Les quarante et quelques peintures exposées dans la galerie du boulevard de la Madeleine démontrent avec éclat que la qualité première d'Henri-Matisse est d'être un peintre d'expression toute directe, c'est-à-dire se renouvelant chaque fois qu'elle s'exprime, se cherchant, se découvrant, se réalisant à l'instant précis où l'artiste veut s'exprimer. Qualité bien rare et que nous ne retrouvons guère à mesure égale qu'en Bonnard, mais sur un tout autre plan d'interprétation de la vie.

Chez Henri-Matisse, en outre, l'animation du coloris, alors même que les touches en paraissent négligentes, est vraiment extraordinaire, tient, pourrait-on dire, du sortilège. Par là s'éclaire étrangement un visage, souvent fait de rien, simple esquisse fantômale, et dont on dirait cependant qu'elle est de chair et palpitante. Ce don de mettre en contact avec des milieux et des êtres créés par l'art des lignes et des couleurs, Henri-Matisse le possède à un degré que n'atteignit peut-être aucun peintre depuis Delacroix. Que si le nom de Delacroix surprend à cette place, nous alléguerons qu'il faut, bien entendu, faire la part des différences d'époque, et, partant, d'émotion humaine.

Ici...

A NOS ABONNÉS

Il est revenu à l'administration du *Bulletin*, que certaines irrégularités se sont produites dans l'expédition des exemplaires à nos abonnés. Nous voudrions nous flatter que des curiosités les eussent interceptés. Nous nous excusons toutefois près des amis du *Bulletin* de ces fâcheux incidents dont nous serions reconnaissants qu'on voulût bien nous informer rigoureusement. Nos abonnés faciliteraient ainsi l'enquête que nous leur devons et que nous allons faire, en vue d'en prévenir le retour.

LES EXPOSITIONS

On visitera au cours de cette quinzaine : Au Pavillon de Marsan, le salon des *Artistes Décorateurs*. — Galerie La Boétie, le *Salon des Humoristes*. — Galerie Georges Petit, les expositions *G. d'Espagnat*, *G. Piere*, *Made-Moisset*. — Galerie Druet, à partir du 20, l'exposition *Jules Flandrin*, les eaux-fortes de *Morin-Jean*. — Galerie Haussmann, l'exposition *Henry Grosjean*. — Galerie Devambez, les expositions *François de Marliave* et de l'*abbé Calès*. — Jusqu'au 18, galerie Simonson, la rétrospective de *Braquaval*, l'exposition *Alice Binet ;* jusqu'au 25, galerie Moos, l'exposition *Eugène Carrière ;* jusqu'au 20, galerie Paul Rosenberg, l'exposition au profit de *Francisco Iturrino*. — Galerie La Licorne, l'exposition d'un *Groupe de femmes peintres*. — Chez Hector Brame, l'exposition *Jacques Baugnies*. — Galerie Marcel Bernheim, jusqu'au 25, l'exposition *Lucien Mainssieux*. — Au siège de la Chambre syndicale de la Curiosité et des Beaux-Arts, 18, rue La Boétie, l'exposition de *Cent ans de peinture française* (1820-1920). — Galerie Bernheim-Jeune, exposition *Othon Friesz*. — Galerie Le Goupy, exposition d'estampes du dix-huitième siècle. — Galerie de Marsan, exposition *Georges Besnus*. — Galerie Lucien Vogel, jusqu'au 31 mars, exposition *Ladislas Medgyès*.

...et ailleurs

A LA BIENNALE DE VENISE

C'est la treizième depuis 1895. Le total des ventes, au cours des douze premières manifestations a atteint 5.005.097,97 lire. Dans cette somme, les ventes de l'expositon de 1920 comptent pour 2.628.747,45 lire.

Fait caractéristique : Venise, cette année a invité les Allemands et les Autrichiens « opitalità e cordiale », constate l'*Era Nuova*. Occupé en 1920 par les exposants polonais, le pavillon allemand, face au pavillon français, a été, pour 1922, organisé par le critique d'art Hans Posse, directeur de la Pinacothèque de Dresde. Deux salles y sont consacrées à l'œuvre de Max Liebermann et de Ludwig Corinth. Toute l'avant-garde « hypermoderne » du Reich a été mobilisée et déjà dans la presse italienne quelques polémiques doctrinales s'amorcent, sur les tendances tumultueuses des artistes *tedeschi*.

Le Dr Fierens Gevaert préside aux destinées de la section belge. Trois salles, dans le pavillon hollandais, appartiendront aux artistes Toorop, Breitner et Bauer. M. Franck Brangwyn est commissaire de la section britannique.

Les journaux publient une petite note amère en ce qui concerne la France : « La France, malgré ses promesses reitérées ne sera pas, cette année, officiellement représentée à Venise. Mais telle est l'abondance des artistes français de premier ordre qui exposeront au pavillon français, grâce à l'initiative personnelle des organisateurs de la Biennale, que le public n'aura certainement pas à déplorer l'absence d'un commissaire officiel du gouvernement de Paris. »

UN ÉNORME RÉPERTOIRE PHOTOGRAPHIQUE

Le Gouvernement prussien a créé et donné son appui officiel à une société où sont incorporées plusieurs grandes maisons d'édition, dans le but de l'établissement d'un catalogue général des photographies de *toutes* les œuvres d'art allemand ancien et moderne, sous un régime de cotes qui permettra aux chercheurs, savants, historiens d'art, collectionneurs, directeurs de revues, etc., de trouver immédiatement sur un sujet quelconque une documentation complète.

LES DISPARUS

J. Campbell Mitchell, peintre de paysages et de marines, décédé à Edimbourg. Il avait été, à Paris, en 1886, l'élève de Benjamin Constant, mais ce n'est pas chez ce maître qu'il avait acquis le don d'ajouter à chacun de ses paysages ce sentiment de profonde poésie, d'harmonie heureuse auquel la critique d'art britannique rend aujourd'hui un juste hommage.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

SIMPLEMENT...

Marcellin Desboutin venait d'achever le portrait de Victor Hugo.

— Votre pointe, fit quelqu'un, ne trembla-t-elle pas devant un tel modèle?

— Qui donc, fit Desboutin, verrait le Mont Blanc trembler devant l'Himalaya?

Par l'intermédiaire de la Société des Amis de la Cathédrale de Reims ce bijou de sculpture, réplique réduite du "Sourire", vient d'être restitué à l'illustre édifice.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dir^r, 37, rue Gandon, Paris.

Aux ÉDITIONS de La SIRÈNE

29, Boulevard Malesherbes, Paris. — Tél. : Elysées 62-21 et 62-22

VIENNENT DE PARAITRE :

AYMERIS

Roman inédit par JACQUES-ÉMILE BLANCHE
illustré de dessins de l'auteur

AYMERIS est-il un roman, ou serait-ce des mémoires?

AYMERIS, c'est d'abord un document d'époque. On y voit passer les figures contemporaines les plus connues; il y est fait allusion à tous les mouvements d'idées, à toutes les passions politiques et esthétiques qui ont agité les esprits de plusieurs générations.

AYMERIS est aussi un homme.

AYMERIS est aussi un peintre. L'évolution du peintre suit celle de l'homme : parti de l'ordre et de la tradition, Aymeris aboutit au désordre.... Dans une période d'irritation, sous un prétexte fragile, il se suicide.... Aymeris fut un raté.

Caractéristiques du tirage :

Un fort volume in-4 couronne hauteur 24 cent., largeur 19 cent., épaisseur 5 cent., de 425 pages, illustré de 60 compositions inédites de l'auteur, et tiré à 530 exemplaires seulement savoir :

Nos 1 à 10, sur papier japon impérial des manufactures d'Insetsu-Kioku, contenant des dessins originaux de l'auteur à..... 550 fr.

Nos 11 à 30, sur papier japon impérial des manufactures d'Insetsu-Kioku, à. 275 fr.

Nos 31 à 530, sur papier vergé pur fil des manufactures de Corvol, à..... 110 fr.

Le Satyricon

de PÉTRONE.
Traduction de LAURENT TAILHADE
Edition définitive, ornée de Gravures en couleurs de
LABOUREUR

Un beau volume in-8 couronne de 350 pages sur papier vergé d'alfa, imprimé en elzévir Caslon..... *Net* 18 fr.

Tirage de luxe :

Un exemplaire sur japon impérial (1) contenant un dessin original et tous les croquis de l'artiste..... *Vendu*

Quatre exemplaires sur japon impérial (2-5) contenant un dessin original... *Vendus*

Dix exemplaires sur japon impérial (6-15)..... 100 fr.

Et Deux cent dix exemplaires sur papier vélin pur fil Lafuma (16-225)..... 40 fr.

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN, BOUTELLEAU ET Cie, ÉDITEURS, PARIS
7, Rue du Vieux-Colombier (VIe). - Tél. : Fleurus 00-70. Chèque postal 29 360

Pour paraître en Mars. — En souscription :

ELÉMIR BOURGES

de l'Académie Goncourt

LA NEF

Première partie, entièrement refondue. Seconde partie, de beaucoup la plus importante (300 pages sur 458), *inédite*. Le chef-d'œuvre apparait pour la première fois complet, sous la forme définitive à laquelle aboutissent vingt années de travail.

Un fort volume in-8 raisin (25 × 16 cm., épaisseur 5 cm.) de 458 pages, couverture de luxe en deux couleurs, une phototypie hors texte reproduisant une œuvre de Michel-Ange.

1.500 exemplaires (plus 50 hors commerce) savoir :

N° 1 à 25	sur japon impérial . . .	165 fr. tous souscrits.
— 26 à 100	sur hollande Van Gelder .	88 fr. tous souscrits.
— 101 à 1.100	sur vélin pur fil Lafuma. .	55 fr.

CETTE ÉDITION EST APPELÉE A ACQUÉRIR LA PLUS GRANDE VALEUR BIBLIOPHILIQUE.

LA NEF sera une date dans l'histoire de notre littérature ; elle honore notre temps et notre pays, elle comptera parmi les gloires les plus hautes.

EDMOND JALOUX.

(*Revue Hebdomadaire* du 4 février 1921).

SOUSCRIRE chez son LIBRAIRE ou à la LIBRAIRIE STOCK

DEMANDEZ (en vous recommandant du *Bulletin de la Vie Artistique*) à recevoir gratuitement le :

Bulletin Périodiques de la Librairie STOCK

qui renseigne impartialement sur la production de la librairie française.

LIBRAIRIE DE FRANCE
F. Sant'Andrea, Marcerou et Cie, 99, boulevard Raspail, Paris

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE
l'ART FRANÇAIS
de la Révolution à nos jours

Peinture - Gravure - Sculpture - Architecture
Art Décoratif et Industriel

INTRODUCTION DE
LÉONCE BÉNÉDITE
Conservateur du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin

Peinture-Gravure
André FONTAINAS
Louis VAUXCELLES

Sculpture
Louis VAUXCELLES
André FONTAINAS

Architecture
Georges GROMORT

Art Décoratif
et Industriel
Gabriel MOUREY
Louis VAUXCELLES

PRÈS DE MILLE ILLUSTRATIONS
150 HORS-TEXTE en couleurs et en noir, par les procédés des reproductions les plus perfectionnés.
Fac similés des Ateliers André MARTY, Daniel JACOMET et Cie.

UN PRIX DE FAVEUR
sera consenti sur la souscription à l'ouvrage complet :
En séries de 64 pages, en 3 volumes brochés : 185 Francs ;
Payables : 10 fr. par mois ; ou 61 fr. 65 après réception de chaque tome broché.
En 3 volumes reliés : 260 Francs ;
Payables : 15 fr. par mois ; ou 86 fr. 65 après réception de chaque tome relié.
Au comptant, c'est-à-dire en payant la totalité en souscrivant, escompte de 10 %.

ALLEZ AU MAROC

par les Paquebots

"JUPITER" -:- "STELLA"

Départ de MARSEILLE tous les vingt jours

POUR

Tanger, Casablanca, Dakar

VOIE LA PLUS SÛRE,

LA PLUS RAPIDE,

LA PLUS CONFORTABLE.

S'ADRESSER

Société Les Affrêteurs Réunis

11bis et 15, Rue Scribe - PARIS

Téléphone : Gutenberg 39-99 - 40-04

et aux Succursales de

MARSEILLE, TANGER, CASABLANCA, DAKAR.